

Avez-vous compris les philosophes ?

3

Epicure, Lucrèce, George Berkeley,
David Hume, Giordano Bruno,
Lénine, José Ortega y Gasset

∞

Platon et les universaux
Maffesoli et la sociologie nominaliste

<http://labarquedor.fr>
labarquedor@gmail.com

Pierre Le Vigan

Avez-vous compris les philosophes ?

3

Epicure, Lucrèce, George Berkeley,
David Hume, Giordano Bruno,
Lénine, José Ortega y Gasset

∞

Platon et les universaux
Maffesoli et le nominalisme contemporain

<http://labarquedor.fr>
labarquedor@gmail.com ou
editeur@labarquedor.fr

A François-Bernard Huyghe

Du même auteur

- *Inventaire de la modernité avant liquidation. Etudes sur la société, la ville, la politique*, préface d'Alain de Benoist, Avatar éditions, 2007, rééd. La Barque d'or, 2017.
- *Le front du cachalot. Carnets de fureur et de jubilation*, préface de Michel Marmin, Dualpha, 2009, rééd. La Barque d'or, 2017.
- *La patrie, l'Europe et le monde*, (dir.) avec Jacques Marlaud, Dualpha, 2009.
- *La tyrannie de la transparence. Carnets II*, préface d'Arnaud Guyot-Jeannin, L'Aencre, 2011 et 2018.
- *Le malaise est dans l'homme. Psychopathologie et souffrances psychiques de l'homme moderne*, préface de Thibault Isabel, Avatar éditions, 2011, rééd. La Barque d'or, 2017.
- *La banlieue contre la ville*, La Barque d'Or, 2011, rééd. 2017.
- *Ecrire contre la modernité*, précédé d'*Une étude sur la philosophie des Lumières*, La Barque d'Or, 2012, rééd. 2017.
- *Chronique des temps modernes*, La Barque d'Or, 2014, rééd. 2018.
- *L'effacement du politique*, préface d'Eric Maulin, La Barque d'Or, 2014, rééd. 2018.

- *Soudain la postmodernité*, préface de Christian Brosio, La Barque d'Or, 2015, rééd. 2018.
- *Métamorphoses de la ville. De Romulus à Le Corbusier*, postface de Nicolas Bonnal, La Barque d'Or, 2017.
- *Face à l'addiction*, préface de Nicolas Bonnal, La Barque d'Or, 2018.
- *Achever le nihilisme. Figures et manifestations*, préface de Rémi Soulié, Sigest, 2019.
- *Avez-vous compris les philosophes ? Platon, Aristote, Descartes, Kant, Hegel, Nietzsche, Heidegger. Empédocle*, La Barque d'Or, 2019.
- *Le grand empêchement. Comment le libéralisme entrave les peuples*, préface de Bernard Bourdin, Perspectives libres, 2019.
- *Avez-vous compris les philosophes ? 2. Spinoza, Fichte, Schelling, Bergson, Sartre, Foucault*, La Barque d'Or, 2019.

*

Collaboration à des ouvrages collectifs

- Pierre-Yves Rougeyron (dir.), *Pourquoi combattre* (Perspectives Libres, 2019)
- Arnaud Guyot-Jeannin (dir.), *Aux sources de l'erreur libérale*, L'Age d'Homme, 1999 ; - A. Guyot-Jeannin (dir.), *Aux sources de la droite*, L'Age d'Homme, 2000.

- Michel Marmin (dir.), *Liber amicorum Alain de Benoist I*, 2003.
- Thibault Isabel (dir.), *Liber amicorum Alain de Benoist II*, 2014.
- *Face à la crise, une autre Europe*, Synthèse éditions, 2012.

*

Sous le nom de Jean-Marie Legrand

- Georges Charbonneau (avec), *Dépressions et para-dépressions*, SB org, 2003.
- Bernard Granger et Georges Charbonneau (dir.), *Phénoménologie des sentiments corporels*, tome 2, Le Cercle herméneutique, 2001.
- Jeanine Chamond (dir.), *Les directions de sens*, Le Cercle herméneutique, 2004.
- Jean-Pierre Muret (collaboration à), *L'urbanisme communal*, Pro-édi, 1990.

Table des matières

Epicure 13

Lucrèce 43

George Berkeley 57

David Hume 77

Giordano Bruno 109

Lénine 131

José Ortega y Gasset 153

Appendices :

Platon et les universaux 181

Maffesoli et la sociologie nominaliste 213

Penser le néant de l'époque 265 *

* Entretien avec Pierre Saint-Servant, journal *Présent*,
18 mars 2020.

Epicure : tout est nécessaire mais rien n'a de finalité

« Que personne, parce qu'il est jeune, ne tarde à philosopher, ni, parce qu'il est vieux, ne se lasse de philosopher ; car personne n'entreprend ni trop tôt ni trop tard de garantir la santé de l'âme. Et celui qui dit que le temps de philosopher n'est pas encore venu, ou que ce temps est passé, est pareil à celui qui dit, en parlant du bonheur, que le temps n'est pas venu, ou qu'il n'est plus là. »

Lettre à Ménécée, 122

L'épicurisme – tout comme son grand rival le stoïcisme – ne se comprend pas sans un contexte marqué par la montée de l'individualisme. Le monde grec, à l'époque d'Epicure (342-270 avant notre ère), a perdu ses repères. L'identité des Grecs ne va plus de soi et la culture grecque se mélange avec des influences orientales, Perses, Juives,

Touraniennes. Ce qui ne va plus de soi collectivement, ce qui ne relève plus d'exigences patriotiques évidentes est transféré au niveau individuel. « Faute de pouvoir se manifester, comme dans l'Athènes classique, dans l'exercice de la citoyenneté, la liberté tend à s'intérioriser et à se confondre avec l'autarcie du sage. (...) c'est donc une atmosphère de retraite, de repliement sur la vie privée, et de for intérieur qui caractérisent les philosophies de l'époque hellénistique » (Pierre Aubenque, « La philosophie antique », *Encyclopédia Universalis*).

A chacun de trouver son chemin de vie. Telle est la nouvelle exigence. Epicure avait 30 ans en 310 avant notre ère. Son école s'est appelée « le Jardin », car sa maison était entourée de jardins. Il ne reste que des fragments de son *De la nature*, qui comportait 37 livres. Il nous reste aussi une *Lettre à Hérodote* et une *Lettre à Ménécée*. Ce n'est pas considérable mais cela fonde toute une vision du monde et de la vie.

Pour Epicure, la science n'a d'intérêt que si elle est pratique, si elle nous aide à vivre.

C'est un moyen. Ce n'est pas un but en soi.
« La logique et la physique ne sont que les préliminaires de la morale. » (Jacques Chevalier). Il y a trois choses à penser : le canon, la physique, la morale. Le canon concerne nos moyens de connaître. Ce sont les critères de la connaissance. La physique concerne ce que nous pouvons connaître. La morale définit les règles de vie que nous devons appliquer (comment nous tenir ?). Pour connaître, seuls les sens nous sont utiles. La connaissance est sensible ou n'est pas. Les sens incluent les sentiments et les affections, « formes internes de la sensation » (Geneviève Rodis-Lewis). Les sensations ne sont pas seulement des ressentis, ce sont aussi des émanations produites par les choses elles-mêmes, de manière physique (ce sont des effluves partant de la surface des corps). Les sensations sont des empreintes issues des choses elles-mêmes. Connaître, c'est trouver la vérité. Sensation, anticipations (ou prénotions), passions sont les trois critères de la vérité. Les disciples d'Epicure ajouteront à ces

trois sources de la vérité l'*intuition*, ou encore l'imagination nourrie de l'entendement.

La physique, c'est ce que nous pouvons connaître. Tout ce qui est attesté par nos sens est réel. L'épicurien Colotès (auteur d'une critique épicurienne de Platon) insistera là-dessus : ce que nous connaissons par nos sens, nous le connaissons réellement. Ce qui se comprend par le raisonnement est réel aussi. C'est le cas, par exemple, du vide. Si trois pommes sont sur une table, nous comprenons bien qu'il y a du vide entre les pommes. Nous comprenons aussi que le vide est la condition du mouvement (c'est pour cela, c'est grâce au vide, que nous pouvons déplacer les pommes, et pouvons nous-mêmes nous déplacer).

La seule chose incorporelle qui existe est le vide. Le vide en dans l'espace la condition d'existence des choses, de même que dans la durée, le temps est la condition d'existence des choses. Ainsi la réalité physique est-elle parfaitement saisissable, et non pas mystérieuse. « Si tu penses que les atomes ne peuvent être saisis par nul coup d'œil de

l'esprit, tu es dans une grande erreur », dit Epicure. Il y a aussi des prénotions [ou anticipations, comme dit Cicéron] ; elles sont « l'esquisse d'une conception commune » [de quelque chose]. La prénotion est possible car rien ne naît du non-être [« Rien ne devient à partir de ce qui n'est pas »], rien n'est entièrement nouveau, tout ce qui arrive est déjà annoncé par du déjà-là. Si le vide existe, c'est que, nous dit Epicure, les corps ont besoin de vide pour se loger. Les corps étant en nombre infini, ils ont besoin d'un espace infini, et d'un vide d'une étendue sans fin aussi. Mais, présents en nombre infini, les corps ne sont aucunement divisibles à l'infini. Infiniment divisible voudrait dire destructible, mort, ramené au néant (rien ne retourne au néant selon Epicure, rappelons-le). Or, au contraire, les corps simples sont immortels, nous dit Epicure.

Il y a des corps simples et des corps composés (cette vision du monde est parfaitement expliquée dans la *Lettre à Hérodoté*). L'univers est infini (et le nombre d'univers est aussi infini) : l'infinité de

l'univers se déduit de ce qu'il n'a pas d'extrémités. La pluralité infinie des univers se déduit de ce que « les atomes ne sont pas épuisés par la formation d'un seul monde ou de plusieurs autres en nombre fini... ». Par contre, la divisibilité de toute chose n'est pas infinie, car, alors, rien n'existerait [“quelque chose” de divisible à l'infini n'est plus “quelque chose”]. Il y a, en d'autres termes, un élément primordial, l'atome. Ces atomes sont incréés, immortels, et possèdent une étendue (ce sont des *res extensa*). Le monde (ou les mondes) est ainsi incréé. « Epicure dit que l'univers est incréé et indestructible, [et] qu'il n'augmente ni ne diminue », note Plutarque (*Contre Colotès*, in *Œuvres morales*, tome V, remacle.org).

L'univers étant infini, il n'y a pas de haut et de bas absolus. La pesanteur est donc une notion complexe. Ce ne sont pas seulement les choses du haut qui *tombent* vers le bas. Le haut est toujours par rapport à quelque chose. Par exemple, le haut de notre maison est au-dessus de notre tête. Mais la chute des corps n'est pas régulière. Les déviations dans la

chute s'appellent *clinamen*. Elles amènent à des chocs et à des impondérables. Comme le monde a toujours existé et existera toujours, s'il n'est pas immuable, c'est à cause, ou grâce, à ces *clinamen*, à ces déviations, à ces errances hasardeuses qui introduisent des combinaisons nouvelles. Ce *clinamen*, cette déviation, cette inclinaison (d'où vient le terme climat), existe dans le monde physique tout comme dans le monde humain. Chez nous, humains, c'est le sentiment d'effort, donc d'écart, que nous ressentons quand nous faisons quelque chose qui, justement, n'est pas tout à fait naturel, quand nous faisons effort pour marcher vite, pour penser une notion mathématique, pour prendre une décision. Cette inclinaison, cette distorsion, c'est la forme humaine de ce qui existe dans la nature même. En somme, « Epicure était un matérialiste, mais non un déterministe » (Bertrand Russell).

Selon Epicure, toute sensation est vraie car l'évidence est ce qui donne accès au vrai. L'erreur ne peut venir de nos sensations, mais de déformations venues de l'opinion (*doxa*).

« Le faux et l'erreur résident toujours dans ce qui est ajouté par l'opinion », dit Epicure. La sensation n'est douteuse que si elle est excessivement indirecte, ou trop lointaine. Elle n'est jamais douteuse en soi. L'épicurisme est un sensualisme absolu. Les sensations peuvent se deviner par anticipation (prolepse ou prénotion). Elles précèdent la raison et priment sur elle. C'est pourquoi la raison s'appuie sur les prénotions pour en tirer un certain nombre de conclusions (tel l'existence du vide, celle des atomes, etc) Ces prénotions sont des réminiscences d'expérience sensible, et non d'Idées platoniciennes. Ce sont, comme le voit bien Pierre Aubenque, des *a priori*.

Grace à ces anticipations, nous savons qu'un cheval est un cheval sans avoir chaque fois à l'expérimenter et à la vérifier. Cela nous évite de tomber dans le nominalisme qui nierait l'existence de catégories (comme le cheval, pour ne connaître que des chevaux) et rendrait impossible le langage. L'âme est assimilée à un souffle, elle est corporelle en partie, diffuse dans tout le corps (c'est

l'*anima*), et, pour une autre partie, n'est pas corporelle (l'*animus*), et réside dans la poitrine. Comme le dira C-G Jung, l'*anima* est la source des humeurs, l'*animus* est la source des opinions. L'*animus* est le siège de la connaissance et de la volonté. Cet *animus* peut aussi se dire esprit, pour le distinguer de l'âme corporelle.

« Si tous les vivants ont une âme, chez les hommes, les seuls êtres vivants capables de penser, l'âme, principe de vie, s'accompagne de l'esprit (*animus*). Situé dans le centre de la poitrine (*pectus*), il est le principe de la pensée, le siège des opérations intellectuelles et surtout de la volonté. Pas plus que l'âme, cet *animus* (esprit) n'est de nature incorporelle. Il est lui aussi composé d'atomes, mais ces atomes sont plus subtils et plus légers encore. Il connaîtra, à la mort du corps, le même sort que l'âme végétative. Esprit et âme sont chez l'homme étroitement unis, mais au sein de cette union, c'est malgré tout l'esprit qui domine », note Jacques Poucet (« Introduction à Lucrèce », *De la nature des choses*, <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/>).

La partie corporelle de l'âme, l'*anima*, est composée de trois éléments : l'air, le vent, le feu. Un quatrième élément est identifiable mais mystérieux : c'est un vide. Ce sont les représentations imaginaires, les représentations de choses dont rien ne nous dit l'existence, mais qu'il nous plaît d'inventer (un centaure par exemple, qui n'existe pas, mais aussi les dieux, qui existent, mais dont nous ne connaissons pas l'image). En tant qu'elle est corporelle (en partie), l'âme subit les influences du corps et agit aussi sur ce corps. Mais l'âme est le lieu du souvenir, tandis que le corps ne vit que dans l'instant. S'il souffre, c'est maintenant, ce n'est jamais la souffrance d'un *avant*, ni l'anticipation d'une possible souffrance future. L'âme tout comme le corps disparaît à la mort. Ses éléments retournent aux atomes. Ils disparaissent donc seulement en tant qu'éléments composés. Il n'y a pas de mystère dans la physique du monde et les dieux ne sont pas des êtres surnaturels qui éclairciraient ce mystère. Ils n'expliquent ni le mal ni le bien. La religion est souvent fondée

sur la peur : on croit pour se rassurer. Du point de vue épicurien, c'est lamentable. « Il [Epicure] pose sur l'erreur son pied victorieux : la religion croule et nous égale aux dieux », écrit Lucrèce un peu plus de deux siècles plus tard.

Si la croyance aux dieux est souvent basée sur des éléments irrationnels et sur la peur, cette croyance n'est pas critiquable en soi. En effet, les dieux sont perçus comme présents par beaucoup d'entre nous. Croyants ou incroyants, nous partageons une expérience commune : nous les imaginons. Si chacun anticipe la possibilité des dieux, par le simple fait de les nommer « dieux », c'est qu'ils existent. Même quand on pense qu'ils n'existent pas, c'est une façon d'imaginer leur possible existence. En ce sens, il est normal de les tenir pour vrais. « Les dieux existent, attendu que la connaissance que l'on en a est évidente » (*Lettre à Ménécée*). Ils sont alors éternels et bienheureux. Ce sont des hommes en plus parfaits, ignorants la mort, le sommeil et la fatigue. Ils sont parfaitement indifférents au monde et n'ont pas le moindre souhait de

le « corriger », ou de nous aider à vivre mieux dans ce monde. Ce qu'il faut comprendre, c'est que la vraie piété n'a aucun rapport avec la crainte des dieux. Ni avec l'espérance en un salut par les dieux.

Notre âme est faite d'atomes. Elle comporte quatre éléments : le souffle, l'air, le feu, la sensibilité. Elle est corporelle et incorporelle. Le quatrième élément, que nous avons appelé la sensibilité, est parfois appelé l'élément « sans nom ». On le rapproche souvent de « l'âme de l'âme » chez Aristote. Si notre âme s'identifie à notre corps, il n'en est pas de même pour notre esprit, qui est à part du corps, et qui, en tout cas, excède ce corps. Par notre esprit, nous nous efforçons de nous comprendre entre humains et ne pas nous nuire. Il n'y a certes pas de véritable théorie politique chez Epicure, et il se méfie de la politique, mais il pense que l'on peut se côtoyer en limitant les drames à condition de limiter les passions. Notre âme (qui n'est pas l'esprit) étant mortelle, il s'agit, dans ce monde qui est le seul monde, de fuir la

douleur et de rechercher le bien-être ou le plaisir.

Il y a le plaisir négatif, qui est de ne pas souffrir [quand nous souffrons, rappelons-nous de nos moments de plaisir, et nous souffrirons moins], et il y a le plaisir positif, qui est de vivre des choses heureuses, qui nous font du bien. La morale, c'est « la conquête de la bonne humeur » (Albert Rivaud). Le premier des plaisirs, c'est de ne pas souffrir inutilement. C'est la quiétude de l'âme. C'est l'ataraxie : l'absence de troubles. « Nous ne sommes en quête du plaisir que lorsque nous souffrons de son absence » (*Lettre à Ménécée*, trad. Pierre Pénisson). Ce qui veut dire que l'apaisement, c'est de ne plus avoir à chercher le plaisir. « (...) le plaisir est le commencement et la fin de vie bien heureuse » (*Lettre à Ménécée*). Le commencement, car c'est quand on a atteint le plaisir que l'on est heureux, la fin, car, à partir de ce moment, on commence à craindre de ne plus connaître le plaisir ou de ne plus pouvoir ou savoir le renouveler, d'où la sortie de l'état de bonheur.

Le plaisir chez Epicure ne doit pas être pris – on ne rappellera jamais assez cette évidence – au sens moderne et trivial. « Quand nous parlons du plaisir comme but essentiel, écrit Epicure, nous ne parlons pas des plaisirs du noceur irrécupérable, ou de celui qui a la jouissance pour résidence permanente, (...) car ni les beuveries ni les jeunes garçons ou les femmes dont on jouit ne sont la source d'une vie heureuse ». Il ne s'agit pas de rechercher le plaisir à court terme, ainsi, il peut être nécessaire de souffrir pour, ensuite, être guéri, par exemple par une opération médicale. « Précisément parce que le plaisir est le bien primitif et conforme à notre nature, nous ne recherchons pas tout plaisir, et il y a des cas où nous passons par-dessus beaucoup de plaisirs, savoir lorsqu'ils doivent avoir pour suite des peines qui les surpassent. » (*Lettre à Ménécée*).

Le plaisir est ce qui nous fait du bien durablement. Entendu ainsi, il est « le principe de tout choix et de tout refus ». Le plaisir implique ainsi de ne pas se perdre dans le superflu ou l'excès. Il est refus de

l'hubris. « Au regard de ce qui suffit à la nature, toute possession est richesse ; mais au regard des désirs illimités, même la plus grande richesse est pauvreté » (*Lettre à Ménécée*, fragment 202 in Hermann Usener). D'où le rôle de la prudence. « La prudence dont sont issues toutes les autres vertus nous enseigne qu'on ne saurait vivre agréablement sans prudence, sans honnêteté et sans justice, ni avec ces trois vertus vivre sans plaisir » (*Lettre à Ménécée*). Le plaisir débouche donc sur une morale. Et c'est réciproque : « Il faut acquérir les vertus pour les plaisirs qu'elles nous procurent, et non pour elles-mêmes, comme on apprécie le médecin pour la santé qu'il nous donne » (Diogène Laërce).

La morale est un habile gouvernement de nos désirs. La morale, et par conséquent la vertu, sont les moyens indispensables pour arriver au bonheur. Si nos désirs excèdent les plaisirs que nous pouvons vivre, il est raisonnable de limiter nos désirs, ou de les neutraliser. Cette discipline intérieure limite les risques de déception, donc de déplaisir. Aussi y-a-t-il toute une hiérarchie des